

CALDAGUÈS André :

Biographie reconstituée par Alythea GHOSH, élève de Seconde en 2018-2019.

Né le 8 juin 1895 à Angers (Maine-et-Loire), de l'union de Pierre Alexis Louis Caldaguès, ingénieur, et de Marie Catherine Louise Armand, André Caldaguès est sous-lieutenant au 283^e Régiment d'artillerie lourde.

On sait qu'il est étudiant, son degré d'instruction est de 5. Il est décrit comme ayant les cheveux et les yeux châtain, le front moyen, le nez rectiligne, le visage ovale long et il mesure 1 m 79. Il réside avec ses parents à Paris, au 8 rue Huysmans, dans le 6^e arrondissement de Paris.

Il s'engage volontairement dans la guerre le 13 octobre 1915, et meurt lors d'un bombardement le 18 septembre 1918, à 23 ans, exposé à la toxicité des gaz.

Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur le 30 septembre 1919 et cité comme "*Officier d'élite qui n'a cessé de se distinguer au cours de la campagne, tant par son mépris le plus absolu du danger, que par une compétence technique remarquable*", mort "*en s'assurant sous un violent bombardement par obus toxiques et explosifs de la sécurité de son personnel*".

On sait également que dans sa famille, son père Pierre Alexis Louis, ayant fait ses études à l'école Polytechnique, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur pour avoir contribué à des travaux publics avant la guerre (1908) et que le frère d'André, Jean Caldaguès, a combattu et est également mort pendant la Grande Guerre.

CART Maurice Henry Alfred :

Biographie reconstituée par Garance BOCQUET, élève de Seconde en 2017-2018.

Maurice est né le 26 janvier 1898 dans le 5^e arrondissement de Paris.

Lorsque la guerre éclate en 1914, il est inscrit au 3^e bureau de la Seine sous le matricule 378.

Alors qu'il étudie toujours au lycée Henri-IV, Maurice est affecté au 51^e Bataillon de chasseurs avec 2 ans d'avance, lui qui appartient à la classe 1918. Le 51^e Bataillon de chasseurs est un corps créé en 1914 et qui constitue l'unité de réserve du 11^e Bataillon de chasseurs alpins. Cart est soldat de 2^e classe. Son matricule au corps est le numéro 8214.

Le 20 juillet 1916, Cart et son groupe participent à la terrible bataille de la Somme. Alors qu'ils combattent près de Hem-Monacu (Somme), Cart est blessé par une balle et il décède alors *des suites de blessures de guerre*.

Bien qu'il ne figure pas dans les tables alphabétiques des archives de Paris, son nom est indiqué sur la plaque commémorative du lycée Henri-IV et dans le livre d'or du ministère des pensions pour le 5^e arrondissement. Son corps repose dans la Nécropole nationale de Biaches (Somme), non loin de l'endroit où il est mort. Nous connaissons même le numéro de sa tombe individuelle, 182.

CASTAGNOL René :

Biographie reconstituée par Alythea GHOSH, élève de Seconde en 2018-2019.

Né à sept heures du matin le 14 novembre 1887 à Trémolat (Dordogne), fils de Jean Castagnol, maçon de 24 ans, et d'Anne Combe, 18 ans, sans profession. René Castagnol est un soldat du 409^e Régiment d'infanterie, affecté à la 11^e compagnie. Il vit avec ses parents à Trémolat, dans le canton de Saint-Alvère, et exerce la profession de tailleur d'habits.

Je ne sais pas pourquoi ni comment son nom peut se trouver sur la plaque commémorative de notre lycée. Il faudrait pousser plus avant les recherches.

René est petit, car il ne mesure en effet qu'1 m 53, ses cheveux et ses sourcils sont châtain foncé, ses yeux sont châtain, son nez et son menton rond sont de taille moyenne, et son visage est ovale.

En 1910, il est réformé pour "*faiblesse générale et défaut de poids*", il a été classé en 1909 dans le service auxiliaire de la brigade d'infanterie pour "*insuffisance de poids*", car il ne pesait que 46 kg. I

Mais il se bat contre l'Alliance du 12 décembre 1914 au **29 décembre 1915**, lorsqu'il meurt *tué à l'ennemi* à 28 ans. Son degré d'instruction est marqué d'un X, ce qui signifie que son degré d'instruction n'a pas pu être vérifié.

CHABENET Léon Jean :

Biographie reconstituée par Garance BOCQUET, élève de Seconde en 2017-2018.

Léon est né le 22 juillet 1892 à Paris. Ses parents, Louis Édouard et Marie Alexandrice Chabenet, résident 22 rue de Flandre dans le 19^e arrondissement. Jean a les cheveux châtain, les yeux bleus, le front haut, le nez rectiligne et le visage long.

Lorsque la guerre éclate, il va s'inscrire dans le 3^e bureau de la Seine et est enregistré sous le matricule 2927. Il appartient à la classe 1912 et est alors employé de banque, mais il a fait ses études au lycée Henri-IV. Jean arrive dans son corps, le 24^e Régiment d'infanterie, le 3 septembre 1914, et est promu caporal le 3 novembre suivant. Son matricule au corps est alors 5963.

Il meurt le **13 avril 1915**, *tué à l'ennemi* à Berry-au-Bac (Aisne). Dans les documents des archives militaires de Paris, son nom est directement suivi de la mention *Mort pour la France*, même si la date du jugement n'est pas indiquée. Son nom apparaît sur le Livre d'or du ministère des pensions pour le 14^e arrondissement (arrondissement dans lequel il est né).

CHALLAMEL Georges Pierre Auguste Marie :

Biographie reconstituée par Garance BOCQUET, élève de Seconde en 2017-2018.

Georges est né le 31 janvier 1884 à Paris. Sa fiche d'*identité militaire* indiquait à l'origine 1880, mais une recherche sur les tables alphabétiques des archives de Paris a confirmé 1884. Ses parents, Augustin Joseph René Challamel et Marie Florentine Coubrun, vivaient au 17 rue Jacob dans le 6^e arrondissement de Paris. Il a fait ses études au lycée Henri-IV.

Quand la guerre éclate, Challamel, qui appartient à la classe 1904, est enregistré dans le 3^e bureau de la Seine sous le matricule 811. Il part rejoindre le 303^e Régiment d'infanterie, avec le matricule militaire de 016620. Il y est adjudant, c'est à dire un sous-officier dont le grade se situe immédiatement au-dessus de celui de sergent et qui est chargé d'aider un officier dans le commandement d'une compagnie.

L'Histoire du 303^e Régiment d'infanterie, conservé à la Bibliothèque nationale de France et consultable via *Gallica*, ligne, nous offre une description de la composition du régiment: «*[le 303^e RI] comprenait par contre une assez forte proportion d'officiers et de sous-officiers de l'armée active : 29% pour les premiers et 27% pour les seconds. »*

Dans ce contingent, Challamel fait partie du faible groupe à venir de la capitale, un grand nombre de soldats étant d'origine normande ou bretonne. L'Histoire nous offre également une description du corps: «*Crée au moment de la mobilisation, le 303^e RI a pris part, jusqu'à sa dissolution, aux plus grandes batailles de la Guerre comme aux plus rudes combats de la lutte dans les tranchées. Pendant près de quatre années d'épreuves et de combats, il a donné d'éclatants exemples des plus hautes vertus guerrières. S'égalant aux régiments les plus réputés, il s'est affirmé en maintes actions et aux heures les plus critiques comme un corps d'élite. Comme tel il a été, par 3 fois, cité avec éclat à l'ordre de l'armée et du corps d'armée. [...] Au cours des journées de la Marne et de Lorraine il a brillamment combattu, au plein de l'action, à Julvécourt et Berthincourt. »*

C'est lors de cette grande bataille de la Marne qui se déroula du 4 au 7 septembre 1914 que Challamel, à l'image des 1176 autres officiers du régiment morts ces jours-là, trouva la mort, le **5 septembre 1914**, quand la troupe chargea pour la seconde fois. Il se trouve alors dans la commune de Peuvillers (Meuse), et décède de ses blessures dans l'hôpital de campagne n° 2 du 16^e Corps.

Le tribunal de la Seine lui accorde le 14 août 1919 la mention *Mort pour la France*. De plus, le nom de Challamel est inscrit sur le monument aux morts de la commune de Chamarande (Seine-et-Oise puis, Essonne), où il repose. Il figure également sur la plaque commémorative de son ancien lycée, sur celle de l'église de Saint-Étienne-du-Mont, dans l'arrondissement où il est né, le 5^e, ainsi que sur celle de la mairie du 6^e arrondissement, où il résidait. Son nom est noté sur le Livre d'or du ministère des pensions ainsi que sur le tableau d'honneur des *Morts pour la France*.

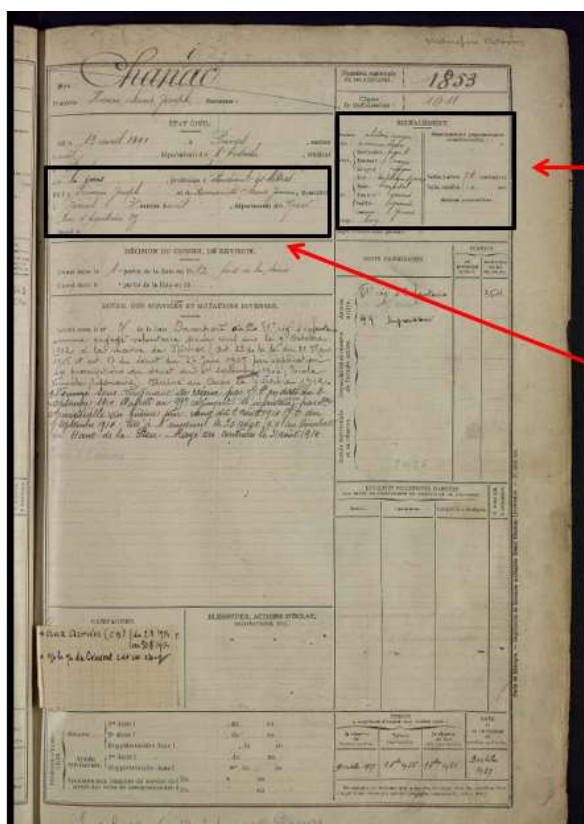
CHANIAC Henri Marie Joseph :

Biographie reconstituée par Alicia JACQUEMIER, élève de Première ES en 2018-2019.



- Né : le 13 Avril 1891 à Privas, en Ardèche.
 - Mort : le 30 août 1914 (à 23 ans), tué à l'ennemi lors du combat de la Paxe, en Meurthe-et-Moselle, France.
 - Sous-lieutenant du 299^{ème} Régiment d'infanterie
 - Matricule au corps : 196
 - Année classe : 1911
 - Matricule au recrutement : 77
- Lieu de recrutement : Nîmes

Insigne du 299ème Régiment d'infanterie



Archive administrative militaire

- Cheveux : châtain moyen
- Yeux : marron clair
- Visage : long
- Taille : 1m76

- Etudiant en lettres
- Fils de : FIRMIN Joseph et ROMANETTO Marie-Jeanne
- Domicilié : à Nîmes, au 23 rue d'Aquitaine





Sépulture

Lieu de sépulture : Gerbéviller
(Meurthe-et-Moselle)

Nom du site de sépulture : Nécropole
Nationale 'GERBEVILLER'

Type de sépulture : tombe individuelle

Numéro de la sépulture : 125

CHARPIN Frédéric Marie Césaire Théophile :

Biographie reconstituée par Alicia JACQUEMIER, élève de Première ES en 2018-2019.

- Né : le 2 août 1883, à Saint Martin de Castillon, Vaucluse.
- Mort : le 25 août 1914 (à 31 ans), tué à l'ennemi par une balle dans la tête, à Courbesseaux, en Meurthe-et-Moselle, France.



- Lieutenant du 237^{ème} Régiment d'infanterie
 - Matricule au corps : Inconnu
 - Année classe : 1903
 - Matricule au recrutement : 1031
- Lieu de recrutement : Digne

Insigne du 237^{ème} Régiment d'Infanterie

Livre sur l'Histoire du 237^{ème} Régiment d'Infanterie pendant la guerre 1914-1918
Imprimerie : Berger-Levrault



Le 25 août, à 3 heures, en liaison à droite avec le 229^{ème}, à gauche avec le 279^{ème}, le régiment reçoit l'ordre d'attaquer. Druville, la ferme Sainte-Léaire et le bois Carré sont les objectifs du bataillon SCHERER (5^e), Courbeseaux celui du bataillon FERNIER (6^e). Malgré le feu d'artillerie, les compagnies largement ouvertes progressent en utilisant les ouvertures des cultures, mais bientôt à la fin de la nuit partent des tranchées ennemies dissimulées derrière les gorges de blé s'ajoute le crépitemment des mitrailleuses : le mouvement en avant est arrêté. La ferme et le bois Sainte-Léaire sont vigoureusement tenus par l'ennemi.

Le lieutenant-colonel CLERC prend ces deux points d'appui comme objectif, fait déployer le drapeau, sonner la charge, s'élance à la tête de la compagnie BUCKER (21^e) et tente d'enlever d'un seul bond à la baïonnette les premières tranchées ennemies.

Les vagues d'assaut du 237^{ème} sont foudroyées par les mitrailleuses, l'attaque échoue. Les troupes en liaison à droite et à gauche fléchissent et une contre-attaque allemande débouchant des bois de Sainte-Léaire menace la gauche du régiment. Le lieutenant-colonel donne l'ordre de se replier. L'intensité du feu de l'ennemi s'accroît, le drapeau du 237^{ème} sert de point de mire, le lieutenant MONNET, porte-drapeau, réussit à le ramener dans nos lignes, mais le lieutenant-colonel CLERC tombe blessé.

Le 237^{ème} se retire en liant son mouvement à celui des 229^{ème} et 279^{ème} R. I. Il se reconstitue à Besserville.

Les pertes du régiment sont lourdes. Sur 27 officiers engagés avec leur troupe, 9 seulement sont sans blessures.

Extrait du livre portant sur le jour du décès de CHARPIN Frédéric, le 25 août 1914.



FRÉDÉRIC CHARPIN

Le 27 août 1914, à Courbeseaux, est tombé, pour la défense de Nancy, le lieutenant Frédéric Charpin, frappé d'une balle au front; en 1915 l'Académie Française lui a décerné une partie du prix Montyon, dont le nom signifie à la fois mérite littéraire et valeur morale. Cette mort et cette distinction ne sont point le fait du hasard; toute l'enfance, toute la jeunesse de Frédéric Charpin l'avaient préparé à ce douloureux triomphe.

Ce n'est point que ce grand garçon aux traits énergiques, à la forte moustache, au regard clair, ait eu sur lui cette atmosphère de mélancolie résignée que l'on prête volontiers à ceux qui doivent mourir jeunes. Je le revais encore au *Lycee Henri IV* écouter amuser la parole caustique d'Henri Chantavoine; je le revais aux fêtes de Provence, les yeux pleins d'azur, souriant à la beauté des Arlésiennes, au rythme allégre des chansons; je le revais au Luxembourg, sous les marronniers du printemps, où nos causeries amicales mélangeaient, parmi ce jardin italien et français, nos espoirs littéraires et nos rêveries méridionales. Il avait ce courage du sourire, qui suit dissimuler, même aux amis les meilleurs, les soucis et les tristesses, qui par pudeur atténue les grandes pensées. Si bien que ses amis eux-mêmes furent étonnés, quand ils virent, à travers ses dernières lettres écrites en août 1914, transparaître toute la beauté de cette âme et ce joyeux et doux lettré prendre tout à coup la figure d'un jeune martyr.

C'est qu'autant bien cette âme avait sa mais ténacité; élevée dans l'atmosphère catholique d'une vieille famille provençale, elle avait eu tout de suite enveloppée de subtil et d'éternel, elle avait eu devant elle des l'horizon deux grandes idées dont la double lumière l'avait guidée par la suite sur tous les chemins de la vie : le rayonnement de la Province et celui de l'Eglise. Les reliques de son activité littéraire qui survivront à la mort de Charpin, ce seront *La question religieuse*, cette enquête qu'il mena dans le *Mercure de France*, en 1908, et un volume que l'on pourra composer de ses articles écrits à la jeunesse du pays provençal, et plus largement encore, de la doctrine régionaliste.

Avec Charles Bruns, l'apôtre indéfectible des provinces françaises, il avait fondé *L'Action Régionaliste*; par la plume et la parole il avait défendu partout la doctrine régionaliste qui doit faire revivre toutes les parties de la vieille France pour la plus grande gloire de l'ensemble et de la capitale elle-même. Il avait fondé chez l'éditeur Bloud la collection de la *Bibliothèque Régionaliste*, dans laquelle il avait mis au jour des volumes intéressants, dont un grand nombre avait été couronné par l'Académie Française.

Ce n'était point assez : si pour Charpin la province était le support de la patrie, la famille était le support de la province, et disciple de Le Play, il était secrétaire de la revue qui perpétue ses idées, *La Revue sociale*.

Pour sauver la famille, la province, la patrie française, Frédéric Charpin, le 3 août 1914, après avoir embrassé sa femme et son enfant parti, lieutenant de réserve, pour rejoindre son régiment, le mois d'août n'était pas terminé que ce jeune Provençal tombait devant Nancy, au moment où les troupes du Midi étaient insultées dans certains journaux.

Extrait du *Bulletin des écrivains de 1914-1915-1916*, n° 16, février 1916, p. 1.



Sépulture :

Lieu de sépulture : Courbeseaux (Meurthe-et-Moselle)

Nom du site de sépulture : Nécropole Nationale 'COURBESSEAUX'

Type de sépulture : tombe individuelle

Numéro de la sépulture : 195

CHASLES Armand Justin :

Biographie reconstituée par Alicia JACQUEMIER, élève de Première ES en 2018-2019.

- Né : le 23 novembre 1866 à Gouillon, Eure-et-Loir.
- Mort : le 7 novembre 1914 (à 47 ans), suite à des blessures de guerre, à Roncy, Aisne, France.
- Chef de bataillon, du 4^{ème} Bataillon de tirailleurs sénégalais



- Matricule au corps : Inconnu
 - Année classe : 1886
 - Matricule au recrutement : Inconnu
- Lieu de recrutement : Rochefort-Sur-Mer

Insigne du 4^{ème} Bataillon de tirailleurs sénégalais

CLERMONT Émile Jules :

Biographie reconstituée par Aglaé MERCIER, élève de Seconde en 2017-2018.

Emile est né le 31 juillet 1897 à Paris dans le 17^e arrondissement de Paris. Il est *Mort pour la France* le 15 Avril 1918 à Royallieu près de Compiègne (Oise), dans l'ambulance 5/59, des suites de blessure de guerre. Son numéro de matricule était le 6150.

Il a été recruté dans le 1^{er} bureau de la Seine. Il était 2^e classe au 60^e Bataillon de chasseurs à pied. L'acte de décès d'Emile Jules a été transcrit le 26 Juillet 1919 à Saint-Ouen (Seine).

Ce soldat était un homme de lettres.

Il a écrit peu avant sa mort ces quelques mots montrant à quel point la guerre, en brutalisant les esprits, a renforcé la culture de guerre : «... Grande corruption de la Germanie, avoir perdu totalement le sens du divin : avoir subi tous les buts nobles, avoir fait de la divinité la servante des grossiers appétits germains du commerce et des plaisirs de la Germanie: l'avoir faite le protecteur attiré des assassins, des bandits, des asphyxieurs ; quand cette autre idée s'éveillait que la guerre est un crime en elle-même, avoir fait Dieu l'auteur, le conducteur, le grand maître de la guerre la plus atroce...»

CONS Maurice :

Biographie reconstituée par Aglaé MERCIER, élève de Seconde en 2017-2018.

Maurice est né le 4 août 1893 à Paris dans le 10^e arrondissement.

Son numéro de matricule était le 1305, quand il est recruté dans le 3^e bureau de la Seine. Il était caporal au 69^e Régiment d'infanterie.

Maurice est tué à l'ennemi le 1^{er} septembre 1914 à Frescati (Meurthe-et-Moselle). Son acte de décès a été transcrit le 31 août 1916 à Paris, dans le 6^e arrondissement.

Ce soldat a été porté disparu. Il était alors affecté au 69^e RI dans la 2^e Armée (commandée par le général A. de Curières de Castelnau), 20^e Corps d'armée (commandée par le général de corps d'armée Balfourier), 11^e Division d'infanterie (commandée par le général Châtelain), 21^e Brigade d'infanterie.

COSTANTIN René Léon :

Biographie reconstituée par Aglaé MERCIER, élève de Seconde en 2017-2018.

René Léon est né le 30 juin 1890 à Paris dans le 5^e arrondissement. Il est *Mort pour la France* le 18 décembre 1914, à 24 ans, à Mametz-Montauban-de-Picardie (Somme), *tué à l'ennemi*.

Son numéro de matricule était le 1315. Il a été recruté dans le 3^e bureau de la Seine. Il était soldat au 45^e Régiment d'infanterie (45^e RI). L'acte de décès de René Léon a été transcrit le 28 avril 1915 à Paris dans le 5^e arrondissement. Il était alors affecté au 45^e RI, 53^e Division d'infanterie de réserve, (commandée par le général François Loyzeau de Grandmaison. C'est l'un des 42 généraux français morts au combat durant la Première Guerre mondiale.), 105^{ème} Brigade d'infanterie.

René Léon est le fils de Julien Noël et de Charlotte Stéphanie Louise VAN TIEGHEM. Il est né au 57 rue Claude-Bernard à Paris, dans le 5^e arrondissement.

Il est un ancien élève de l'Ecole normale supérieure de Sciences, promotion 1910. Il est agrégé de sciences physiques et auteur d'un mémoire intitulé « *Sur la compressibilité osmotique des émulsions et l'influence des parois sur l'activité du mouvement brownien* ». René Léon était par ailleurs membre de l'Union des physiciens. Son père était botaniste membre de l'Institut et professeur au Muséum d'histoire naturelle. Il dédia à son fils l'ouvrage « *Origine de la vie sur le globe* » (éd. Flammarion, 1923).

René Léon Costantin a reçu la médaille militaire et la croix de guerre.

CROUSLE François Léon Georges :

Biographie reconstituée par Manon LORTON, élève de Première Spécialité HGGSP en 2019-2020.



François Léon Georges Crouslé est né le 9 février 1899 à Magny-en-Vexin (Seine-et-Oise, puis Val d'Oise), de l'union de Charles Gabriel Crouslé, médecin et d'Hélène Eugénie Augustine Martin, femme au foyer. Son père est né en 1859 à Rouen (Seine-Inférieure, puis Seine-Maritime) tandis que sa mère est née en 1867 à Reims (Marne). Ses parents se sont mariés à Reims le 4 décembre 1897. Ils sont issus d'un milieu bourgeois ; Pierre Lin Jules Martin, le père d'Hélène, est négociant en tissus, membre de la chambre du commerce et Jules Nicolas Bienfait, son témoin et son oncle maternel par alliance est docteur en médecine, ancien adjoint au maire de Reims et chevalier de la Légion d'honneur. Quant à Charles Gabriel Crouslé, il est le

fils de François Léon Crouslé, professeur à la faculté de lettres de Paris, spécialiste de Fénelon, Bossuet et Voltaire, officier de la Légion d'honneur, maître de conférences à l'École normale supérieure à partir de 1874, et auteur de nombreux ouvrages.

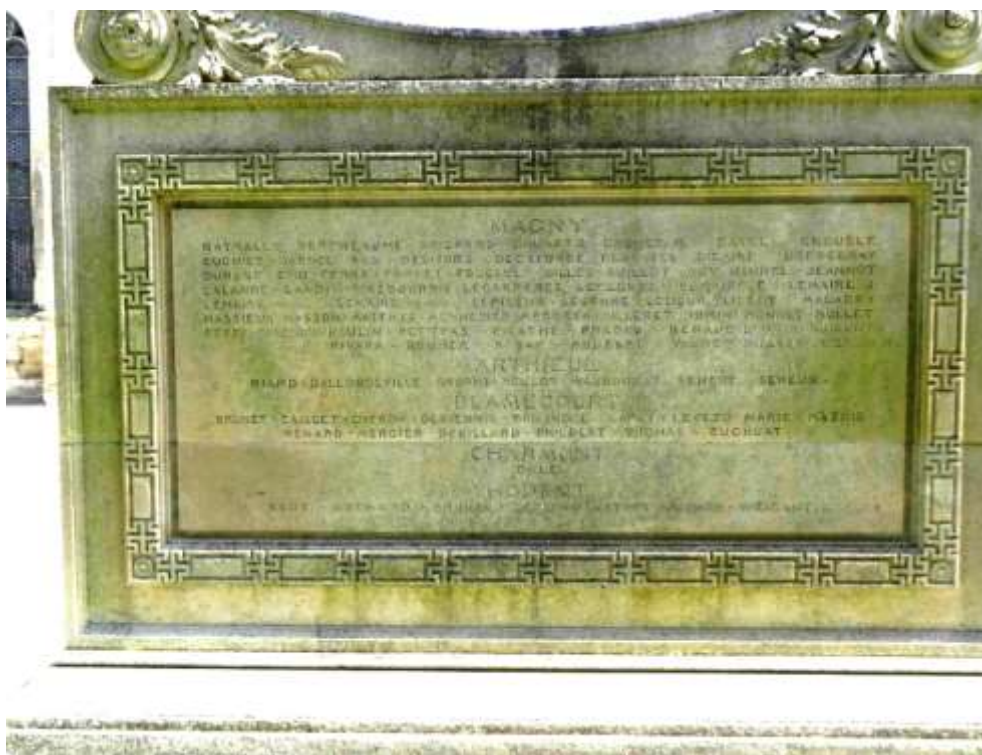
Cette ascendance explique peut-être les aspirations de François, et son entrée au Lycée Henri-IV. François a une demi-sœur, Pauline Marie Thérèse Crouslé, née en 1890 et un demi-frère Pierre Charles Ernest Crouslé, né en 1891, issus du premier mariage de son père le 22 avril 1889 avec Eugénie Ernestine Marguerite Gauthier, décédée en 1895. Charles Gabriel, le père de François, succède après ce premier mariage à son beau-père Léon Barnabé Gauthier, docteur en médecine et emménage à Magny-en-Vexin. Il habitait auparavant à Paris avec son père.

Par ailleurs, François a aussi trois frères, Louis Jules né en 1900, Étienne né en 1902 et Maurice Rémi Paul né en 1907.

À partir de 1911, François n'est plus recensé à Magny-en-Vexin, il a alors 12 ans. On peut supposer qu'il est alors envoyé en pension à Paris.

Seuls François et son demi-frère Pierre ont participé à la Première Guerre mondiale. Mais Pierre est affecté au service auxiliaire à cause de son ankylose du genou gauche consécutive à une arthrite suppurée récente « *ayant nécessité l'arthrotomie* ». François s'est engagé volontairement le 21 janvier 1918 à la mairie du 7^e arrondissement. Il est alors étudiant, domicilié à Magny-en-Vexin, 7 Place Potiquet. Il est signalé comme un jeune homme d'1 m 68 aux cheveux châtons, au visage ovale, au front moyen et aux yeux gris. Il est tout d'abord affecté au titre de canonnier au 20^e Régiment d'artillerie de campagne (matricule : 18334), puis à partir du 20 avril au 6^e Régiment d'artillerie de campagne (matricule : 18782) et enfin, à partir du 30 juillet au 205^e Régiment d'artillerie de campagne (matricule : 18923).

Il meurt à seulement 19 ans le **9 août 1918** dans l'ambulance 13/6 à Catenoy (Oise), *des suites de ses blessures* liées à un éclat d'obus dans le bras gauche. Il est reconnu *Mort pour la France* par l'avis officiel du 2 septembre, et il est cité au Journal officiel du régiment n°226 du 28 août 1918.



Monument aux morts de Magny en Vexin

CROZY Jean Albert :

Biographie reconstituée par Aglaé MERCIER, élève de Seconde en 2017-2018.

Jean Albert est né le 8 février 1893 à PARIS dans le 6^e arrondissement. Il est *Mort pour la France* le 4 novembre 1914, à 21 ans, à Ypres (Belgique), suite de *blessures reçues à l'ennemi*.

Son numéro de matricule était le 1294. Il a été recruté dans le 3^e bureau de la Seine. Il était brigadier au 19^e Escadron du train des équipages militaires. L'acte de décès de Jean Albert a été transcrit le 18 juin 1915 à Paris dans le 5^e arrondissement.

CRUPPI Adolphe Louis Jean René :

Biographie reconstituée par Aglaé MERCIER, élève de Seconde en 2017-2018.

Adolphe est né le 17 novembre 1891 à Paris dans le 18^e arrondissement. Il est déclaré *tué à l'ennemi* le 4 novembre 1914, car disparu lors d'un combat à Messines (Belgique). Son numéro de matricule était le 449. Il a été recruté dans le 2^e bureau de la Seine. Il était maréchal des logis au groupe cycliste de la 1^{ère} Division de cavalerie.

Jean Louis était étudiant en droit avant son incorporation.

Il est le 5^e fils de Charles Maire Jean Cruppi, ancien ministre, et de Mathilde Amélie Louise Crémieux. Il est né au 3 rue Christophe-Colomb. Son autre adresse a été : 80 rue de l'Université à Paris 7^e.

Jean Cruppi (1855-1933) a été ministre de l'instruction publique, ministre du commerce et de l'industrie, ministres des affaires étrangères, garde des Sceaux, ministre de la justice, sénateur de Haute-Garonne (1920-1924), conseiller général du canton de Cadours (Haute-Garonne). Il était présent lors de l'inauguration du monument aux Morts de Cadours, où son fils est inscrit.

Maurice Ravel, ami de la famille, a dédié son livre *L'Heure espagnole* à Louise CREMIEUX, et sa fugue du *Tombeau de Couperin* à Louis Jean René, notre *Poilu* disparu.

CURELY Paul Louis Joseph :

Biographie reconstituée par Philémon VARNET, élève de Seconde en 2018-2019.



Paul Louis Joseph est le fils de Nicolas Joseph Curély et d'Alexandrine Jeanne Gérard, né le 11 décembre 1895 à Charleville (Marne). Il réside à Soulanges (Marne).

D'abord engagé volontaire au Régiment d'infanterie coloniale du Maroc, recruté au bureau de Châlons-sur-Marne, devenu Châlons-en-Champagne (Marne), avec le matricule 1701, il est ensuite incorporé le 22 août 1914 au 32^e Régiment d'infanterie durant la Grande Guerre. Il fait alors preuve d'une bravoure rare, et est considéré comme un exemple de mépris du danger en réparant à plusieurs reprises la ligne de sa batterie sous les tirs d'obus (4 juin 1916), et aussi en allant volontairement chercher le corps d'un officier tué à 100 m en avant de la ligne, malgré le feu de l'artillerie et de l'infanterie (19 décembre 1916).

Gaston Gras, dans son œuvre *Malmaison 23 octobre 1917*, raconte que Curély préparait son entrée à l'école Polytechnique en 1914 (certainement en classe préparatoire au lycée Henri-IV), ayant une formation scientifique, et surtout doté d'un esprit appliqué et décisif, un « *cran incomparable* » (p. 28). L'auteur décrit également comment le jeune homme s'est battu, accompagné de ses camarades, durant sa dernière bataille à Chavignon (Aisne), devant le fort de la Malmaison, avant de mourir en héros tué par l'ennemi, le 23 octobre 1917 à 21 ans, rendant ainsi hommage à son arrière-grand-père, le général de brigade du Premier Empire, Jean Nicolas Curély.

DEBERDT Jean Paul Marie Robert :

Biographie reconstituée par Rose CYMBLER, élève de Seconde en 2017-2018.

Jean Paul est né à Paris dans le 6^e arrondissement, le 2 décembre 1894. Il est recruté à Fontainebleau (Seine-et-Marne) sous le numéro de matricule 559. Il est incorporé au 4^e Bataillon de chasseurs à pied et est nommé caporal. Son nom est inscrit dans l'historique du 4^e Bataillon de chasseurs à pied. On observe une faute dans l'orthographe de son nom. Il est écrit Debert au lieu de Deberdt.

Jean est tué à l'ennemi le 22 juin 1915 entre le labyrinthe de Neuville-Saint-Vaast et Écurie (Pas-de-Calais). Le labyrinthe est un réseau de tranchées et de souterrains avec de nombreux abris en béton, des canons de tranchées et des mitrailleuses. Il est dit dans l'historique : "...des tranchées ont été perdues dans le dédale qu'on a nommé "Labyrinthe". Il faut les reprendre. Telle est la mission qu'il remplit avec abnégation. La nature du terrain, l'enchevêtrement inconcevable des tranchées, la violence inouïe du bombardement rendent la tâche difficile. néanmoins, le terrain conquis est conservé malgré de nombreuses et vives attaques. Pendant cette période, du 18 au 25 juin, les chasseurs rivalisent de bravoure. La liste des braves serait longue. Tous au même degré avaient la haine de l'Allemand".

DEBIDOUR Louis Antoine :

Biographie reconstituée par Philémon VARNET, élève de Seconde en 2018-2019.

Louis Antoine Debidour, fils de Louis Élie Marc Antoine Debidour et d'Anne Joséphine Marie Besse, est né le 9 novembre 1873 à Sarlat-la-Canéda (Dordogne).

Il réside dans le 5^e arrondissement de Paris, au sein du quartier latin, rue d'Ulm et rue Pierre Nicole. Il acquiert d'abord le rang de lieutenant à titre temporaire le 13 octobre 1914, puis de lieutenant à titre définitif le 27 mai 1915, recruté dans le 3^e bureau de la Seine, avec le matricule 149. Il effectue ses études secondaires au lycée Henri-IV et au lycée Poincaré de Nancy, puis des études d'histoire à la Sorbonne ainsi qu'à l'École normale supérieure, avant de se marier le 14 novembre 1898 avec Camille Berthe Henry à Sceaux (Seine, puis Hauts-de-Seine), d'avoir 4 enfants, et de devenir professeur agrégé d'histoire et de géographie en 1901.

Au moment de la déclaration de la guerre en 1914, il vient d'être nommé professeur au lycée Charlemagne à Paris, après l'avoir été au lycée Pierre Corneille de Rouen depuis 1908.

Selon le *Tableau d'honneur, Morts pour la France : guerre de 1914-1918*, il a témoigné d'une « haute valeur morale, ainsi que d'une grande bravoure aux combats ». Il est tué par l'ennemi le 25 septembre 1915, à l'âge de 41 ans, à Aubérive (Marne). Suite à cela, il reçoit les titres de chevalier de la Légion d'honneur et la croix d'honneur pour sa bravoure.

DÉCUGIS Robert Antoine :

***Biographie reconstituée par Rose CYMBLER, élève de Seconde en 2017-2018.
Accompagnée d'un supplément (diaporama).***



Robert Antoine naît le 1^{er} avril 1895, au 7 rue Turbigo dans le 1^{er} arrondissement de Paris. Il est le fils de Félicité Adèle Lemeunier, couturière, et d'Antoine Omer Décugis, chef d'entreprise et commissionnaire aux Halles de Paris. Robert Antoine a une sœur, Suzanne Adèle, de douze ans son aînée. Elle se marie avec Charles Mascaux, dit "Fegdal" (surnom donné après qu'il eût répondu à la question " Que fais-tu ? ", " Moi, j'fais qu'dalle "), brillant écrivain et critique d'art.

De famille bourgeoise, le père de Robert Antoine avait une propriété dans la commune de Brunoy (Seine-et-Oise puis, Essonne), au 9 rue du Réveillon. La demeure a été détruite en 2011 pour laisser place à un lotissement. Son père possédait également un appartement 5 rue du Coq Héron, près de la rue du Louvre, dans le 1^{er} arrondissement de Paris. C'est ici que la sœur de Décugis s'installera plus tard. Aujourd'hui, c'est la famille de son filleul qui y vit.

Jeune étudiant, Robert Antoine a des projets pour son futur très prometteur. Il intègre les classes préparatoires du lycée Henri-IV en vue d'entrer à l'école Polytechnique.

Pendant ses études, Décugis est chauffeur d'automobiles et est domicilié au 6 rue du Louvre.

Mais la guerre éclate et ses ambitions premières vont être contrariées. Il s'inscrit au 2^e bureau de recrutement de la Seine, il appartient à la classe 1915 et est recruté sous le matricule 855.

Robert Antoine est décrit, sur sa fiche matricule, comme châtain aux yeux bruns. Il mesure 1 m 66. Son visage est ovale avec un nez droit et un front moyen. Il a une légère cicatrice au menton.

Robert Antoine est appelé au 120^e Régiment d'infanterie à compter du 19 décembre 1914. Au cours de son service, il obtient des distinctions de plus en plus importantes. Il est muté au 1^{er} Groupe d'aviation en mai 1915, il est élève-pilote. Il suit des cours théoriques et passe des tests de sélection à l'école d'aviation militaire de Dijon (Côte d'Or). En août, il obtient son brevet de pilote militaire à l'école d'Étampes (Essonne). Il est nommé caporal en septembre 1915. Puis il est muté au 2^e Groupe d'aviation en octobre. Il est nommé sergent en février 1916 et promu adjudant en novembre de la même. Tout s'accélère, il est blessé en avril 1917. Il a des déchirures de la paupière et une paralysie à l'œil droit supérieur.

En juin 1917, Robert Antoine entre à l'école d'aviation militaire d'Avord (Cher) pour un stage *avions rapides* puis à l'école d'aviation militaire de Pau (Basses-Pyrénées puis, Pyrénées-Atlantiques), jusqu'en juillet 1917. Décugis est promu sous-lieutenant en avril 1918 et devient pilote de l'escadrille SPA 165 à partir d'août 1918. Le 2 octobre 1918, il est aux commandes d'un SPAD XIII. Au cours du combat aérien, son avion entre en collision avec celui du sergent Georges Louison. Il s'écrase dans la région Est du bois du Singe sur la commune d'Aure (Ardennes), à 500 mètres du tunnel de Somme-Py (Marne) à Maure. Les deux Français sont tués. Cette attaque les opposait aux Allemands Dietrich Averes et Alfons Nagler du groupe de chasse Jasta 81.

Robert Antoine est enterré provisoirement dans le cimetière du Tunnel avant d'être inhumé définitivement dans le cimetière du Père Lachaise à Paris, dans le 20^e arrondissement, le 14 décembre 1920. Son acte de décès a été transcrit en décembre 1919 par l'adjoint au maire de l'état civil du 1^{er} arrondissement de Paris. Conformément à l'article 77 du Code civil, des officiers de l'état-civil se sont déplacés jusqu'au lieu du corps de Robert Antoine et ont constaté son décès. Deux membres de l'escadrille, le lieutenant-pilote Jean Charles Romatet et le pilote Albert Gabriel Marty, ont été témoins de la venue des officiers et ont signé l'acte de décès. On trouve le nom de Décugis dans le Tableau d'honneur et dans le journal *Le Temps*. On apprend qu'il a été décoré de la croix de guerre et de la Légion d'honneur.

La Légion d'honneur est une institution profondément ancrée dans la société française. Elle a été créée, sous les incitations de Napoléon Bonaparte en 1802. Elle récompense autant militaires que civils. Plus tard, chaque légionnaire devait prêter serment de dévouement à la République, cela sous-entend donc qu'il soit vivant : « On ne remet qu'aux vivants la croix de la Légion d'Honneur ». Ce principe est réformé à la fin de la Première Guerre mondiale devant l'incompréhension des familles de soldats morts pour la France mais non récompensés par cette haute distinction.

Le décret du 1^{er} octobre 1918 permet ainsi à ce que ces poilus se voient attribuer la Légion d'honneur même à titre posthume. Il officialise des nominations à titre posthume déjà prononcées durant la guerre.

Ses états de service lui ont valu plusieurs citations. On a dit de Robert que c'était un « *très bon pilote adroit et plein d'allant. [Il a] livré de nombreux combats et a abattu un avion ennemi le 23 mars au cours d'une patrouille* ». C'était aussi un « *remarquable pilote d'avion-canon ayant déjà exécuté de nombreuses missions de jour et de nuit tant sur le front des armées qu'au-dessus d'un camp retranché faisant preuve en toutes circonstances du plus bel allant. [Il] a été au cours de l'une d'elles victime d'un grave accident.* » Il était aussi un « *très bon pilote de chasse, ayant une haute idée du sentiment du devoir. [Il est] un modèle d'allant et de bravoure. Le 21 avril, au cours d'un dur engagement, [il] a abattu son adversaire. [C'est sa] 2^{ème} victoire* ». Enfin, « *par la précision de son tir, au cours d'un vol à l'intérieur des lignes ennemies. [Il] contribue à maintenir au sol la série de dragueurs allemands situés en face de la zone d'attaque* ».

DEFERT Jean Louis Eugène :

Biographie reconstituée par Manon LORTON, élève de Première Spécialité HGGSP en 2019-2020.

Jean Louis Eugène Defert est né le 30 janvier 1893 à Dijon (Côte d'Or). Il est le fils d'Eugène Louis Marie Defert, né le 6 avril 1866 à Annay, dans le canton de Cosne (Nièvre) et de Mathilde Eugénie Tremblay, née le 14 avril 1872 à Tonnerre (Yonne).

Eugène Defert est, à la naissance de Jean, professeur au lycée de Lyon. Il appartient à une famille d'instituteurs : son père, Jean Louis Defert est un ancien instituteur, officier d'académie et son frère, Justin Defert, est lui aussi instituteur. Il se marie avec Mathilde Eugénie Tremblay, la mère de Jean, à Auxerre le 18 août 1911. Mathilde Tremblay vit alors avec ses parents à Auxerre, Jean Pierre Tremblay, inspecteur des chemins de fer et Amélie Louise Marie Hugot, femme au foyer.



Jean Louis Eugène à droite et Lucien Louis Etienne à gauche

Jean a deux frères, Lucien Louis Étienne et Maurice Julien Louis, respectivement nés en 1896 à Auxerre et en 1899 à Sceaux (Seine, puis Hauts-de-Seine). Bien que Lucien soit né à Auxerre, la famille n'est alors pas domiciliée à Auxerre mais à Sceaux. Lucien est né chez son grand-père maternel, Jean Pierre Tremblay. En effet, la famille Defert est domiciliée à Sceaux dès la naissance de Lucien ; le petit frère de Jean, en 1896 à la suite de la mutation d'Eugène Defert, nommé surveillant général au très réputé lycée Lakanal de Sceaux. Ils sont toujours domiciliés à Sceaux n°3 rue Houdan en 1899, comme le révèle l'acte de naissance de Maurice. Mais Eugène Defert est ensuite muté à Mostaganem (Algérie), où il est censeur d'études au lycée de garçons de Mostaganem puis principal au collège de Mostaganem. Dans un numéro de septembre 1991 de la revue « *les bahuts du rhumel* », revue des

Anciens des lycées de Constantine (Alyc), commune au nord-est de l'Algérie, on trouve une photographie d'Eugène Defert, le père de Jean, datant de 1906. Par ailleurs dans un numéro de la *Gazette de Mostaganem* datant du 15 mai 1921, sont racontées les funérailles des anciens élèves du collège de Mostaganem *Morts pour la France*, dont font partie Jean et son frère Lucien (voir ci-dessous). L'allocution de Gustave Jobert, président de la chambre du commerce, au nom de l'Association des anciens élèves du collège, retranscrite dans la gazette, montre clairement que Jean a été élève au collège de Mostaganem : « *L'admiration que nous éprouvons envers Bories Emile, Defert Jean, Defert Lucien, Delannoy Maurice, Layet Albert et Roustan Eugène, anciens élèves de notre collège, tombés dans les sillons de la terre de France* ».

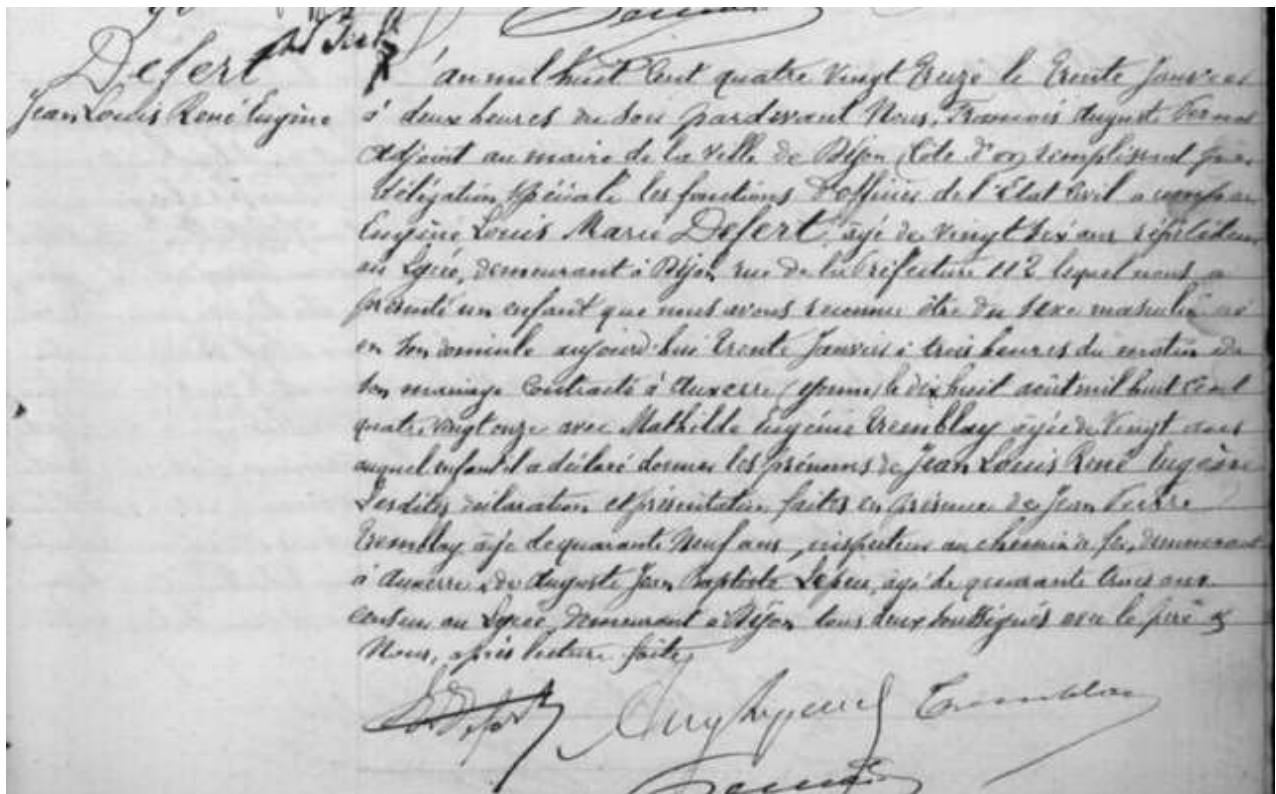
Ainsi on peut affirmer que Jean est allé au collège à Mostaganem mais qu'il a sûrement été ensuite pensionnaire au lycée Henri-IV. Enfin, sur son matricule, on lit qu'il est étudiant, domicilié à Tonnerre. Peut-être Jean habite-t-il avec des parents du côté maternel étant donné que sa mère est née à Tonnerre et que de nombreux membres de sa famille habitent dans l'Yonne.

Il est appelé à l'activité le 2 août 1914 par ordre de mobilisation générale. Il est soldat 2^e classe du 2^e Régiment zouaves le 3 août 1914 (matricule : 12960), puis nommé caporal le 9 novembre 1914, nommé sergent le 31 décembre 1914, aspirant le 19 janvier 1915. Il est muté au 2^e Régiment des tirailleurs le 18 février 1915 (matricule : 16669). Il est finalement *tué à l'ennemi* à Tracy-le-Mont (Oise) le 6 juin 1915, à l'âge de 22 ans.

Il a le même parcours que son petit frère Lucien, engagé volontaire, incorporé dans le 2^e Régiment de zouaves le 30 août 1914, 27 jours après son frère, caporal le 5 novembre 1914, sergent le 31 décembre et aspirant le 19 janvier 1915, le même jour que son frère, passé au 2^e Régiment de tirailleurs en même temps que son frère, le 8 février 1915 et mort le 14 juin 1915, 8 jours après son frère. Maurice a lui aussi participé, bien que très brièvement, à la Première Guerre mondiale du 18 avril 1918 au 11 novembre.

Jean et Lucien sont tous deux cités au Tableau d'honneur de la Première Guerre mondiale. Jean est décrit comme un « *très jeune gradé, très énergique* ». Il est aussi dit qu'« *au combat du 6 juin 1915 [il] a magnifiquement entraîné sa section à l'assaut et a été mortellement frappé sur le nord de la tranchée allemande conquise.* » Il a été récompensé de la croix de guerre avec palme. Son frère Lucien est lui aussi récompensé de cette décoration et cité dans les termes suivants : « *Tombé glorieusement le 14 juin 1915, au moment où il portait sa section en avant avec le plus grand calme et la plus grande bravoure* ».

Les deux frères sont en fait tous les deux tués lors de la bataille de Quennevières (Oise) qui se déroula du 6 au 16 juin 1915 entre Tracy-le-Mont (Oise) et Nampcel (Oise). Le projet d'offensive pour enlever le saillant face à la ferme de Quennevières, située sur la commune de Moulin-sous-Touvent, a été mis au point par le général Robert Nivelle commandant la 61^e Division d'artillerie. Il s'agit d'une opération de diversion afin de soulager le front de l'Artois. Le 16 juin, après 11 jours de combats acharnés, la bataille de Quennevières s'achève, ayant entraîné des pertes françaises s'élevant à 134 officiers et 7700 hommes, tandis que 4000 allemands ont été mis hors de combat pour des gains de terrain limités.



Acte de naissance de Jean Louis Eugène Defert, (Archives de la Côte d'Or).

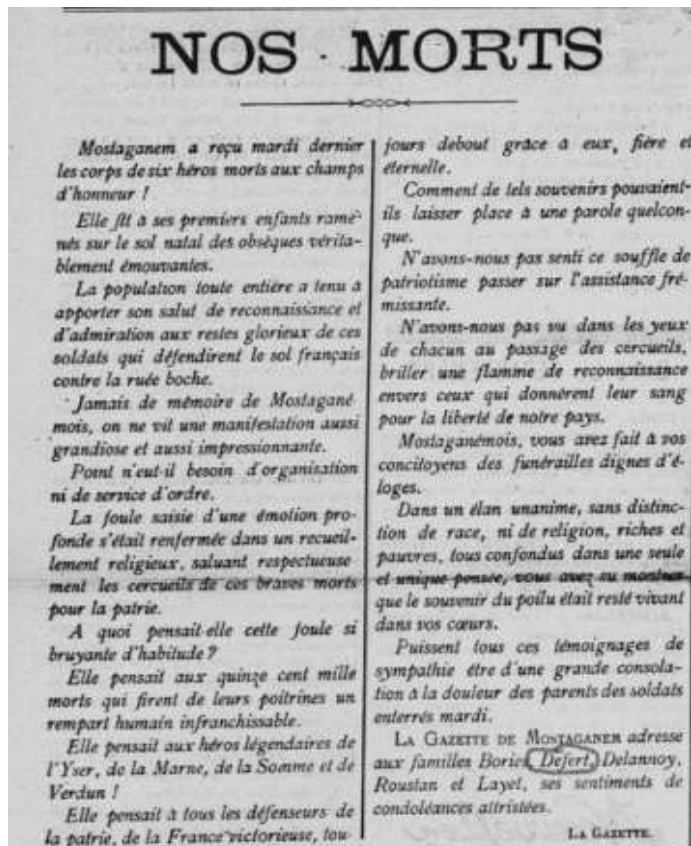


Eugène Defert dans la revue des « bahuts du rhumel »

Qu'elles étaient belles les toges de jadis, quand les théories de professeurs venaient prendre place sur l'estrade officielle, à l'heure de la distribution solennelle des prix, et qu'existaient encore les grands livres à tranche dorée qu'accompagnaient les couronnes de laurier dont on parait le front des bons élèves. Le digne personnage qui — sur cette photographie datant de 1906 — a revêtu la tenue d'apparat, se nommait Eugène Defert, qui fut censeur des études au lycée de garçons. Ancien professeur de sciences et de mathématiques, il devait devenir, par la suite, principal au collège de Mostaganem, et terminer sa carrière à celui de Clamecy, en 1939-40. C'était le grand-père de notre condisciple Jeanine Sadeler.



Monument aux morts de Mostaganem.



Extrait de la Gazette de Mostaganem, numéro du 15 mai 1921.

DELPHY Jacques :

Biographie reconstituée par Iman HANNEQUIN, élève de Première ES en 2018-2019.

Jacques est né en 1876 à Puylaurens (Tarn).

Il est élève au lycée Henri-IV, où il obtient un degré d'instruction générale. Il est recruté au bureau d'Albi (Tarn) sous le matricule 1724. Il est ensuite incorporé au 143^e Régiment d'infanterie en novembre 1896, puis il devient soldat de 2^e classe en septembre 1898. Enfin il est envoyé dans la disponibilité de l'armée en septembre 1899. Une fois son certificat de bonne conduite accordé, il passe dans les réserves de l'armée.

Jacques participe à la campagne contre l'Allemagne à partir du 4 août 1914. Le 18 décembre 1915, Jacques est tué à l'ennemi dans la ville de Bois-le-Piètre (Meurthe-et-Moselle), à l'âge de 40 ans.

DESBOIS Georges François Barthélémy :

Biographie reconstituée par Iman HANNEQUIN, élève de Première ES en 2018-2019.

Georges est né en novembre 1891 à Préty (Saône-et-Loire).

Il est étudiant au lycée Henri-IV, où il obtient un degré d'instruction de niveau 5, c'est-à-dire le plus élevé à l'époque.

Il est recruté au bureau de Mâcon (Saône-et-Loire) sous le n° de matricule 892. Il est affecté au 79^e Régiment d'infanterie.

Georges est engagé volontaire. Il est promu au grade de caporal puis à celui de sous-lieutenant. Il participe à la campagne contre l'Allemagne du 2 août 1914 au 8 juillet 1916. Georges reçoit un éclat d'obus dans la cuisse puis est victime d'une sévère commotion due aux bombardements. Son attitude est qualifiée de courageuse par ses pairs. Le jeune homme est *tué à l'ennemi* le 8 juillet 1916 dans le village de Curlu (Somme) à l'âge de 25 ans.

DESCOLAS Georges :

Biographie reconstituée par Iman HANNEQUIN, élève de Première ES en 2018-2019.

Georges est né en mars 1881 à Châteauroux (Indre-et-Loire).

Il étudie au lycée Henri-IV au début du XX^e siècle.

Il est recruté au bureau de Châteauroux (Indre) sous le matricule 1497. Il est affecté au 90^e Régiment d'infanterie comme soldat de 2^e classe. Il est *tué à l'ennemi* le 31 mars 1915 à Frezenberg (Belgique), à l'âge de 34 ans.

DESOMBRES Robert Henri :

Biographie reconstituée par Rose CYMBLER, élève de Seconde en 2017-2018.

Robert naît dans le 5^e arrondissement de Paris, le 20 février 1894. Sous le numéro de matricule 171, il s'inscrit au 3^e bureau de la Seine. Il est affecté au 10^e Régiment d'infanterie (10^e RI) . Il est promu sous-lieutenant.

Du 24 juillet au 8 août 1916, ce régiment affronte les armées allemandes pendant la bataille de Verdun (Meuse). Le 2 août 1916, Desombres prend part au combat de Fleury-devant-Douaumont (Meuse) avec le 3^e bataillon du 10^e RI.

Le village de Fleury-devant-Douaumont est une position clé car elle permet à l'armée allemande d'atteindre Verdun. Plusieurs offensives sont lancées sur cette partie du front entre juin et août. Le village est pris et repris 16 fois par les Français et les Allemands.

Le 3 août 1916, le lendemain de son arrivée à Fleury-devant-Douaumont, Robert est tué à l'ennemi et déclaré Mort pour la France.

DESPAX Émile :

Biographie reconstituée par Iman HANNEQUIN, élève de Première ES en 2018-2019.

Émile est né en septembre 1881 à Dax (Landes). Il est recruté au bureau de Bayonne (Basses-Pyrénées, puis Pyrénées-Atlantiques) sous le matricule 1506 puis rejoint le 249^e Régiment d'infanterie. Il y est promu caporal puis sous-lieutenant.

Émile participe à la campagne contre l'Allemagne à partir du 3 août 1914. Le 18 janvier 1915, il est tué dans les tranchées de la ville de Moussy (Aisne) à l'âge de 34 ans.

DIEUDONNE Bernard Victor Marie :

Biographie reconstituée par Manon LORTON, élève de Première Spécialité HGGSP en 2019-2020.



Bernard Marie Victor Dieudonné est né le 9 novembre 1894 à Rennes.

Son père, Georges Adolphe Léon Dieudonné, né le 17 mars 1852 et donc âgé de déjà 42 ans à la naissance de Bernard, est un militaire de carrière. Il est alors chef d'escadron (grade de commandant) breveté du 10^e Régiment d'artillerie. Il a eu une brillante carrière au sein de l'armée ; d'engagé volontaire, soldat de 2^e classe lors de la guerre franco-allemande de 1870

, élève à l'école Polytechnique, il devient colonel directeur de l'atelier de construction de Vernon (Eure) en 1907 à l'âge donc de 55 ans et enfin général. Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur le 30 décembre 1890, promu au grade d'officier de la Légion d'honneur en 1907 en qualité de colonel directeur de l'atelier de construction de Vernon, et enfin promu commandeur de la Légion d'honneur en 1914 à l'âge de 62. Son père, le grand-père paternel de

Bernard, Marie Adolphe Joseph Dieudonné est lui chevalier de la Légion d'honneur, en tant que proviseur honoraire.

Le 11 novembre 1882, Georges Dieudonné se marie avec Charlotte Henriette Levalois, la mère de Bernard, née en 1856, sans profession, alors domiciliée avec ses parents à Cherbourg (Manche). Elle est elle-même la fille de Georges Auguste Germain Levalois, juge au tribunal civil de Cherbourg et de Désirée Hébert. En 1894, à la naissance de Bernard, la famille est domiciliée à Rennes (Ille-et-Vilaine), boulevard de la Tour d'Auvergne. Elle y habite avec Georges Levalois, le grand-père maternel de Bernard, ancien magistrat et veuf comme le révèle le recensement de Rennes de 1896. Bernard a aussi deux grands frères, Jacques Marie né en 1885 à Rennes et Roger Félix né en 1889 à Rennes.

Sa mère meurt le 4 mai 1901, il est alors âgé de 8 ans. Par ailleurs, à partir de 1901 la famille Dieudonné n'est plus recensée à Rennes. Son père se remarie en 1909 à Paris avec Marie Adelaïde Lequart, veuve

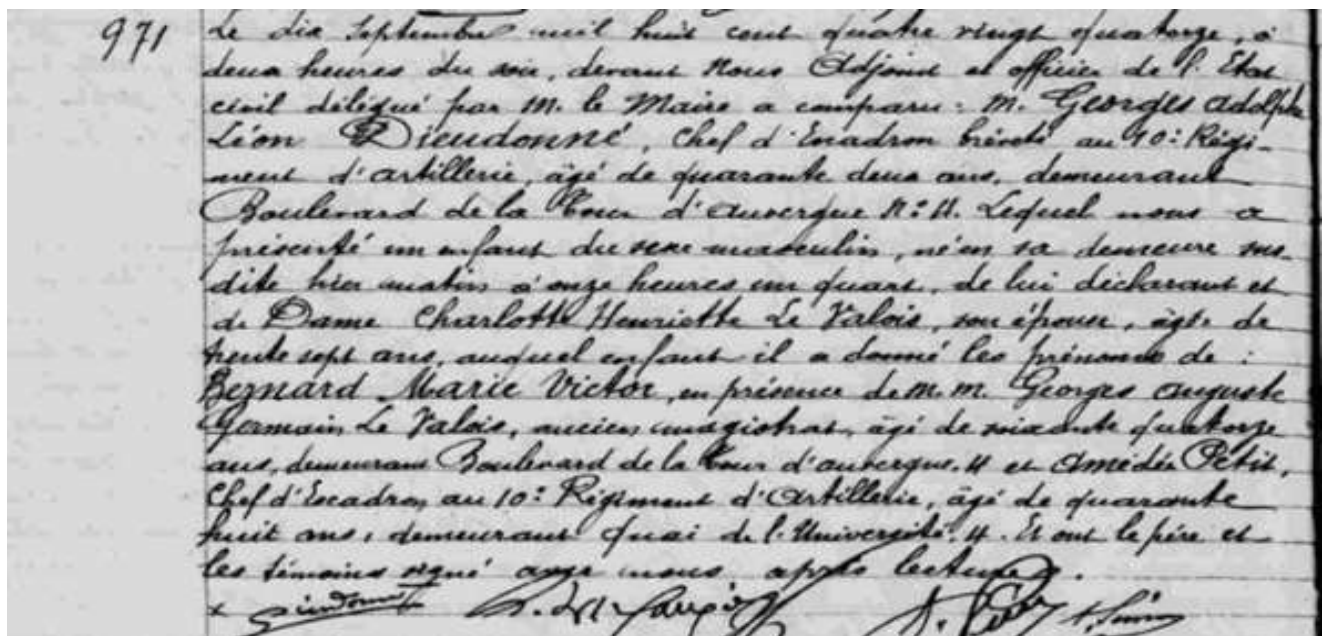


Sigaut. De 1903 à 1907, période à laquelle son père est stationné au Mans (Sarthe) en tant que colonel du 31^e Régiment d'artillerie, Bernard est vraisemblablement élève du lycée Montesquieu du Mans, duquel son grand-père paternel a été le premier proviseur de 1851 à 1860. Ensuite, il continue certainement ses études au lycée Henri-IV. En effet on lit sur sa fiche matricule qu'en 1912, son père est domicilié à Paris, 6^e arrondissement, 148 rue de Rennes, où Bernard a peut-être résidé pendant ses études au lycée Henri-IV.

Puis il entre à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr dans la promotion « *Montmirail* » 1912-1914.

Il s'engage pour 4 ans le 5 octobre 1912 à Épernay (Marne), au 17^e Bataillon de chasseurs à pied, un bataillon d'infanterie légère (matricule : 2152). Il est promu caporal le 8 février 1913, puis nommé aspirant à l'école spéciale militaire et enfin nommé sous-lieutenant le 15 août 1914. Il est alors affecté

au 54^e Régiment d'infanterie. Il est *tué à l'ennemi* quelques jours plus tard, le **22 août 1914** à Cutry (Meurthe-et-Moselle), à l'âge de 20 ans, et reconnu *Mort pour la France*. Il est même cité dans le tableau d'Honneur de la Première Guerre mondiale, ainsi que son frère aîné Roger, *tué à l'ennemi* le 25 septembre 1915. Bernard est décrit comme un « *modèle de courage et d'énergie* ».



Acte de naissance de Bernard Marie Victor Dieudonné (Archives d'Ile-et-Vilaine)

DITTE Pierre Marie Honoré :

Biographie reconstituée par Rose CYMBLER, élève de Seconde en 2017-2018.

Pierre naît à Paris, le 15 janvier 1880 dans le 5^e arrondissement, au 83 boulevard Saint-Michel. Il est le fils d'Honoré Marie Louis Ditte et de Louise Marie Simonet. Il est petit-fils de médecin, fils de juriste et deviendra lui-même, inspecteur des finances.

Ditte s'inscrit au 3^e bureau de la Seine et a pour numéro de matricule 1452. Il est affecté au 104^e Régiment d'infanterie et est nommé rapidement sous-lieutenant de réserve.

Entre le 8 septembre et le 7 octobre 1914, Pierre et son régiment combattent dans le département de la Marne. Ils font partie des troupes embarquées dans les taxis parisiens et participent à la bataille de la Marne. Cette bataille a lieu du 5 au 12 septembre 1914. Les belligérants sont les Français et Anglais opposés à l'empire allemand.

Par la suite, Ditte est muté au 216^e Régiment d'infanterie. La troupe passe de l'Aisne à Port-Fontenoy et combat près de la ferme de Confrécourt (Aisne). On lit dans l'historique du régiment que : « La nuit, on entend, des lignes d'infanterie, d'affolantes fusillades. Notre infanterie creuse quelques éléments de tranchées et attaque presque journellement ».

La ferme de Confrécourt est située sur le rebord du plateau de la rive droite de l'Aisne. À cette position, à la fin de la bataille de la Marne, la ferme devient une des lignes de front où se déroulent d'intenses combats. Ditte est chargé d'assurer sa défense. Il est à la tête d'une compagnie de renfort dirigée vers le 216^e Régiment d'infanterie. Des bombardements se succèdent régulièrement à partir du 14 septembre 1914.

Le 17 septembre 1914, Pierre reste à découvert sous un violent bombardement et est tué par un éclat d'obus. On trouve le nom de Ditte sur le Tableau d'honneur, qui recense les noms des *Morts pour la France*. Pierre est décoré de la croix de guerre et de la Légion d'honneur à sa mort. Il a été dit que c'est un « *noble exemple de patriotisme et de dévouement au devoir. Libéré de ses obligations militaires, [il] a demandé sa réintégration dans l'infanterie. [Il est] mort au champ d'honneur, le 17 septembre 1914, près de Vic-sur-Aisne, en maintenant ses hommes pendant plus de vingt-quatre heures sous un très violent bombardement.* »

DOUFFIAGUES Georges Marie Roch :

Biographie reconstituée par Manon LORTON, élève de Première Spécialité HGGSP en 2019-2020.



Georges Marie Roch Douffiagues est né le 14 juillet 1894 à Prades (Pyrénées-Orientales). Il est issu d'un milieu modeste ; son père, Émile Étienne Jean Joseph est commis d'économat et son grand-père paternel Abdon Jacques Joseph est boulanger tandis que sa mère, Marguerite Colette Bonaventure Bernard, est la fille de Jacques Bernard, huissier. Ses parents sont tous deux nés à Prades, son père en 1851 et sa mère en 1859, tout comme Georges lui-même. Cependant, à leur mariage, le 2 janvier 1886 à Prades, son père, Émile est domicilié au lycée de Toulon (Var) où il est commis d'économat. Ensuite, bien que la naissance de Georges ait lieu à Prades, le couple est alors domicilié à Montpellier (Hérault), où il

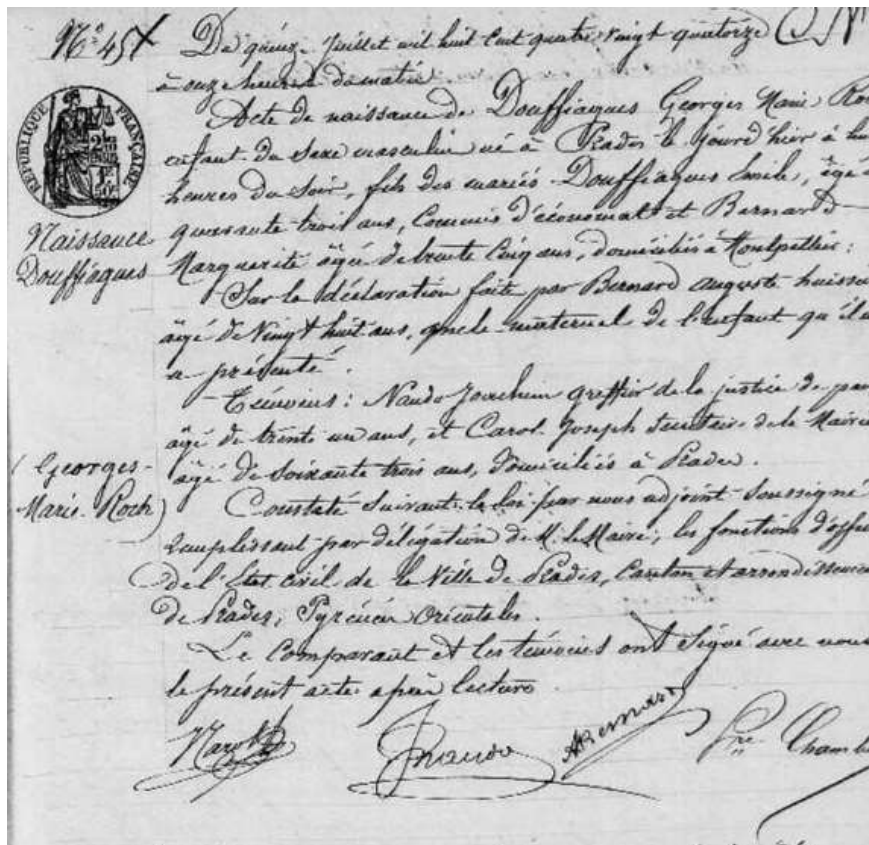
réside toujours en 1914 au recrutement de Georges, comme l'indique son livret militaire. Georges est par ailleurs lui-même domicilié à Montpellier lors de son recrutement ; il est vraisemblablement élève boursier à la faculté de lettres de Montpellier. En effet, on lit dans le *Bulletin Hispanique*, tome 18, 1916 des annales de la faculté de lettres de Bordeaux ; « *M. Douffiagues, boursier près la faculté des lettres de Montpellier, a subi, devant cette faculté, le lundi 22 juin 1914, les épreuves réglementaires en vue d'obtenir le diplôme d'études supérieures d'espagnol.* »

On peut imaginer qu'il fut aussi élève boursier au lycée Henri-IV.

Il est incorporé le 1^{er} septembre 1914 au 173^e Régiment d'artillerie (matricule : 5530). Il est nommé caporal le 21 novembre 1914, puis sergent le 11 décembre 1914, et enfin aspirant le 25 décembre 1914. Le 14 janvier 1915, il est muté au 163^e Régiment d'infanterie puis au 58^e Régiment d'infanterie le 2 février 1915. Il est promu sous-lieutenant le 28 janvier 1916 et affecté au 111^e Régiment d'infanterie. Enfin il est muté au 348^e Régiment d'infanterie le 26 juin 1916. Il devient ensuite détaché à l'aéronautique comme élève observateur à Plessis-Belleville (Oise) le 5 août 1917. Le 3 septembre 1917, il est élève à l'école de tirs aériens et pilote dans l'escadrille 214. Il meurt à Castelgomberto (Italie) lors d'un « *accident en service* » le 27 janvier 1918, à l'âge de 24 ans.

Il est précisé dans le Tableau d'honneur de la Première Guerre mondiale qu'il a été « *grièvement blessé le 26 janvier 1918 au cours d'une mission qu'il avait sollicitée* ». Il y est aussi décrit comme un « *officier observateur ayant au plus haut degré la conception du devoir militaire, réclamant les tâches les plus dures et les plus périlleuses* ». Il est aussi décrit dans une publication du 111^e Régiment d'infanterie du 1^{er} avril 1916 comme un « *jeune officier plein de courage et d'entrain* ». Il est aussi noté qu'il « *a fait preuve de belles qualités et de calme le 12 mars 1916 en menant sa section sous un bombardement très violent* ».

Compte tenu de sa bravoure et des services qu'il a rendus à la France pendant la guerre, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur, à titre posthume, le 23 février 1918. Il est aussi récompensé de la croix de guerre avec étoile.



Acte de naissance de Georges Marie Roch Douffiagues (Archives des Pyrénées-Orientales)

Le mémoire présenté par M. Douffiagues avait pour titre : *Étude sur le poème de « Granada », de José Zorrilla*. Sur cette œuvre maîtresse du romantisme espagnol le candidat a poursuivi avec beaucoup de zèle une enquête méthodique et heureuse. Il a reconstitué avec bonheur les circonstances de la composition ; il a remis le poème à sa vraie place parmi tant d'essais que le mouvement de rénovation poétique propre au XIX^e siècle a fait éclore en Espagne ; et il a réussi surtout (et c'est la partie la plus neuve de son travail) à retrouver les sources de Zorrilla, aussi bien les récits historiques auxquels il a emprunté le canevas de son poème, que les modèles d'où lui sont venues les couleurs et l'inspiration générale de son épopée. Zorrilla, dont il est d'usage de louer les dons inépuisables d'improvisateur, nous apparaît maintenant comme plus laborieux et plus informé que lui-même et ses admirateurs ne l'avaient avoué.

Ce qui pèche dans le mémoire de M. Douffiagues, ce sont d'abord des inexactitudes ou des erreurs de détail, notamment sur la versification du poème, qu'il a analysée sans beaucoup de pénétration. C'est ensuite la réserve ou l'indifférence qu'il a montrée envers les grands problèmes de critique littéraire que le poème de *Granada* posait devant lui. Ce poème est-il une épopée ? Relève-t-il plutôt du lyrisme ? Ne témoigne-t-il pas à sa manière de cette conception nouvelle de l'épopée qui s'est introduite dans la littérature du temps du romantisme, et dont la *Légende des siècles* semble le type achevé ? M. Douffiagues a systématiquement ignoré ces questions. Par suite, son mémoire manque d'horizon. Il énumère les éléments qui entrent dans la composition du *Granada*, plutôt qu'il ne les explique.

H. M.

Extrait du *Bulletin hispanique*, Tome 18, 1916 (Annales de la faculté des Lettres de Bordeaux)



Monument aux morts de Prades (Pyrénées-Orientales)

DROUIN Robert Raoul :

Biographie reconstituée par Rose CYMBLER, élève de Seconde en 2017-2018.

Robert naît le 6 avril 1893, dans le 13^e arrondissement de Paris. Sous le numéro de matricule 4892, Robert va au recrutement du 2^e bureau de la Seine. Il est affecté au 102^e Régiment d'infanterie (102^e RI). Il meurt le 30 septembre 1914 à Saint-Mard-les-Triots (Somme).

Il combat à Champien (Somme). Selon l'énoncé dans l'historique du 102^e RI « *Ce front est sous un feu continuel et violent de l'artillerie ennemie - [armée allemande]- les pertes sont sérieuses* ». Ces combats se livrent du 23 au 29 septembre.

Ce mois de 1914 s'inscrit dans l'histoire de la « course à la mer ». La tranchée devient par la suite un élément-clé de la guerre de position. Le 24 septembre, le 102^e RI creuse des tranchées au Sud et Sud-Ouest de Champien.

DUBOIS de la SABLONNIÈRE Edmé Désiré Mayeul :

Biographie reconstituée par Aurélie AKIL, élève de Première ES en 2018-2019.



Edmé Désiré Mayeul Dubois de la Sablonnière est né le 3 avril 1886.

Son acte de naissance a été établi dans la commune de Vasselay, dans l'arrondissement de Bourges (Cher), le 4 avril, ce qui explique les confusions de date sur certains documents officiels comme sur son avis de décès qui existent en deux exemplaires.

Edmé Désiré Mayeul est issu d'une famille aisée et bourgeoise, établie à Bourges depuis plusieurs générations. La famille Dubois de la Sablonnière est en effet une famille d'ancienne bourgeoisie originaire du Berry. Son fondateur, Jacques Philippe Dubois (1698-1770), bourgeois de Bourges, était administrateur de l'hôpital général de la ville et son fils, Jean-Baptiste Dubois du Coudray (1744-1814), avocat au bailliage et siège présidial de Bourges, était conseiller à la cour impériale de Bourges.

N° 11 L'AN MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-SIX, le Quarante du mois
d'Avril, à neuf heures, du matin par devant Nous,
Chollu Marie
 Officier de l'État Civil de la commune
 de Vandelay, canton de St-Martin département
 du Cher, est comparu François Pierre Alphonse
Dubois fils aîné, âgé de vingt-neuf ans, profession
 d'avocat à la cour, demeurant à Bourges
 département d'Indre-et-Loire lequel nous a présenté un enfant
 du sexe masculin, né à la Brosse le Trois
 du mois d'Avril an mil huit cent quatre-vingt-six, à deux heures
 du matin, du sieur François Pierre Alphonse Dubois, âgé de
vingt-neuf ans, profession d'avocat demeurant
 à Bourges département d'Indre-et-Loire et de
Appelline Olympie Marie Louise Rameau âgée de vingt ans,
 profession d'aucune, auquel enfant il a été donné le prénom
 de Edme Désiré Alphonse Mayeul
 Lesdites déclaration et présentation faites en présence de de Bonmarché
Gabriel, âgé de cinquante ans, profession
 de propriétaire demeurant à St-Germain-Morley départe-
 ment d'Indre-et-Loire et de Charlefort Célestin
 âgé de vingt ans, profession d'industriel
 demeurant à Vandelay, département d'Indre-et-Loire.
 Lecture faite du présent acte, lesdits comparant et témoins ont déclaré
 savoir signer. + sepprouvé un mot rapiné.

Alphonse Dubois J. de Bonmarché Charlefort

Acte de naissance d'Edme Désiré Mayeul Dubois de la Sablonnière (Archives du Cher).

Dans la lignée de son arrière-grand-père, Pierre Mayeul Alexis Dubois de la Sablonnière, président de chambre à la cour royale de Bourges, puis de son grand-père, Désiré Dubois de la Sablonnière, né en 1815 et décédé en 1888, conseiller à la cour impériale de Bourges, son père, Pierre Dubois de la Sablonnière, né le 9 octobre 1856 à Bourges et décédé le 31 octobre 1935 dans cette même ville, est docteur en droit, avocat à la cour de Bourges, dont il devient le bâtonnier en 1890. C'est un intellectuel, membre de la Société historique, littéraire et scientifique du Cher ainsi que de la Société des antiquaires du Centre, qui publie de nombreux travaux historiques, notamment sur Jacques Cœur. Il est également vice-président de la Société d'agriculture du Cher, président de la Caisse d'épargne de Bourges et de la Mutuelle du Cher. Il s'investit aussi très tôt dans la vie politique, devenant conseiller municipal de Bourges en 1889, et maire de Baugy (Cher) de 1893 à 1924. Conseiller d'arrondissement de 1896 à 1899, puis conseiller général pour le canton de Baugy de 1899 à 1926, il est élu député du Cher de 1919 à 1924, inscrit au groupe de l'Entente républicaine démocratique.

Son père épouse le 24 janvier 1884, à Paris, Apolline Olympe Marie Louise Rameau de Saint Père, née en 1866. De ce mariage naissent Edmé Désiré Mayeul en 1886 puis sa sœur, Marie Louise, en 1887. Mais sa mère décède en 1887 à l'âge de 21 ans.

Edmé Désiré Mayeul, très tôt orphelin, grandit donc auprès d'un père très érudit qui occupe un haut poste et appartient à la bourgeoisie aisée.

Son père se remarie alors qu'il a 10 ans, en 1896, avec Renée Baucheron de Boissoudy, née en 1862, décédée en 1950 à l'âge de 88 ans. De cette union naîtront deux fils et deux filles.

Edmé Désiré Mayeul est tout comme son père un intellectuel, son degré d'instruction générale est de 5 sur sa fiche matricule. Il est élève au lycée Henri-IV. Après une classe préparatoire, il intègre l'Institut national agronomique, promotion 1905. Sorti en 1907, il rejoint ensuite l'École nationale des eaux et forêts. À sa sortie, en 1912, il est nommé garde général des eaux-et-forêts à Rochefort-Montagne (Puy de Dôme).

Il se marie le 2 juillet 1913 à Malans (Doubs), avec Louise Marie Antoinette de Jouffroy d'Abbans, née le 21 août 1890 à Besançon (Doubs). Sa femme est une descendante du marquis Claude de Jouffroy d'Abbans, un inventeur des XVIII^e et XIX^e siècles. Elle est issue d'une famille subsistante de la noblesse française originaire de Franche-Comté. La jeune épouse mourra de la rougeole deux ans plus tard, le 21 avril 1915, à l'âge de 24 ans.

Dans son roman autobiographique, *Une terre et des hommes, les ergnes de l'Ognon*, Jeannine Jacquot-Mitaine consacre presque un chapitre à la description de leur mariage :

L'été 1913, une bonne nouvelle réjouit tout le village : M^{lle} Antoinette va se marier avec Mr Edmé Désiré Mayel Dubois de la Sablonnière, un beau garçon qui est garde général des eaux et forêts, qu'elle a rencontré chez une tante. Tout le village est invité à la messe et au vin d'honneur dans la cour du château. La veille du mariage, tous les jeunes gens ont dévalisé les jardins pour récupérer des fleurs afin de décorer l'église, la mairie, la rue du château et la calèche qui transportera M^{lle} Antoinette.

Le 2 juillet 1913 à la sortie de la messe, tout le monde se bouscule pour embrasser la mariée. Tante Anne récite un beau poème écrit par grand-mère Clélie où il est question de fleurs, de bonheur et d'avenir heureux écrit dans le ciel bleu.

M^{lle} Antoinette, devenue M^{me} de la Sablonnière, toute émue, la complimente, la remercie chaleureusement et lui offre ainsi qu'à papa, un beau livre à couverture rouge et tranche dorée. Hélas, ce grand bonheur est de courte durée. Les roses se fanent, le ciel s'assombrit. L'année suivante, la guerre éclate et en 1915, une épidémie de rougeole emporte M^{me} de la Sablonnière tandis que son mari qui combat au front ne peut même pas revoir une dernière fois l'épouse qu'il chérissait tant.

À la déclaration de la guerre, Edmé Désiré Mayeul est mobilisé comme sous-lieutenant, officier d'ordonnance du gouverneur militaire de Lyon. À sa demande il est affecté le 1^{er} décembre 1914 à l'état-major de la 35^e Brigade à Poperinge (Belgique), dans une zone de combats. Il y est remarqué pour sa bravoure, et son courage lui vaut d'ailleurs une citation à l'ordre de la brigade le 6 juin 1915.

Citation à l'ordre de la Brigade (6 juin 1915) :

« Au front depuis le mois de décembre, s'est signalé par son mépris absolu du danger; a mené à bien, avec la plus grande hardiesse, sous un bombardement violent et continu, des reconnaissances qui ont permis une étude approfondie du terrain et contribué puissamment au perfectionnement de nos travaux. »

Citation pour la croix de Chevalier de la Légion d'honneur (Journal Officiel du 26 octobre 1915) :

« D'une bravoure remarquable. A montré dans tous les combats les plus grandes qualités d'audace, d'entrain et de sang-froid; grièvement blessé à l'attaque du 25 septembre 1915, a succombé à ses blessures. »

Il est mortellement blessé par un éclat d'obus au front, le 25 septembre 1915, à midi et demi, lors d'une montée sur les tranchées allemandes près d'Agny, dans la région d'Arras (Pas-de-Calais). Transporté au poste de secours de Barneville puis à l'ambulance de Barly (Pas-de-Calais) pour être soigné, il reçoit la croix de la Légion d'honneur le 4 octobre des généraux Lefèvre et de Cugnac et décède le 10 octobre 1915 à 29 ans.

DUCRETET Pierre Bonaventure :



Biographie reconstituée par Elsa BISMUTH, élève de Seconde en 2017-2018. Accompagnée d'un supplément (diaporama).

Pierre est né au 21 rue des Ursulines, à Paris, dans le 5^e arrondissement, le 14 juillet 1870 à 10 heures du matin. Son père, Adrien Eugène Ducretet, était constructeur d'instruments pour les sciences, et sa mère, Amélie Vallat, sans profession.

Ce futur soldat *Mort pour la France* aux cheveux et sourcils blonds, aux yeux bleus, au front haut, au nez moyen, au visage ovale, et mesurait 1 m 61. Il se maria le 29 novembre 1894 avec Marie Berthe Feuillâtre, avec laquelle il eût deux enfants, un garçon et une fille.

Pierre Bonaventure Ducretet s'engagea comme volontaire le 29 octobre 1889, puis fut inscrit sur la liste de recrutement de la classe 1890 de la subordination de la Seine, au 3^e bureau, avec le numéro 959 de matricule au recrutement. Le lendemain, il entra à l'École spéciale militaire comme élève. Il y

suivit les cours d'application de l'école de tir au camp du Ruchard (Indre-et-Loire) pendant 2 mois, de février à mars 1899. Ce séjour lui permit d'obtenir du ministre de la guerre un témoignage de satisfaction pour son zèle et son travail. Ensuite, après avoir été muté au 51^e Régiment d'infanterie (51^e RI) le 1^{er} octobre 1891 en tant que sous-lieutenant, il est promu lieutenant, et changea 3 fois de régiment. Le 19 septembre 1902, lors de sa campagne en Tunisie du 5 novembre 1900 au 23 octobre 1903, Pierre Bonaventure Ducretet fut blessé, lors d'une chute de cheval, à l'articulation du genou gauche. À la suite de cette campagne, il fut promu au grade de capitaine le 12 octobre 1903, dans le 51^e RI, son régiment d'origine. Finalement, il est muté au 103^e Régiment d'infanterie, le 17 octobre 1907, comme capitaine, jusqu'à sa mort.

Le 31 décembre 1913, Pierre Bonaventure Ducretet reçut la distinction de chevalier de la Légion d'honneur, sur rapport du ministre de la guerre, prononce la formule de réception suivante : « *Au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous vous faisons chevalier de la Légion d'Honneur* ». Attaché à cette qualité, il reçut un certificat d'inscription d'un traitement annuel de 250 francs, et portant le n° 80660.

Le 23 janvier 1914, il est placé devant le front de bataille par le général Félineau, commandant la 14^e Brigade d'infanterie, qui lui remet ses insignes, en lui donnant l'accolade. Immédiatement après fut adressé un procès-verbal, pour être transmis à la grande chancellerie de la Légion d'honneur. Enfin le 19 mars 1915, sous Verdun, a lieu la prise du village de Béthincourt (Meuse). Pierre Bonaventure Ducretet, qui reçut également la croix de guerre, « *avec sa compagnie seule, s'est emparé du village de Béthincourt, occupé par l'ennemi, sa marche hardie sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie [et] a déterminé la prise du village* ». Puis, malheureusement, « *le Capitaine Ducretet, commandant à la 20^e compagnie, est glorieusement tué à son poste de commandant. Cet officier, sympathique et brave, est profondément regretté de tous* », comme il est écrit dans l'historique du 303^e Régiment d'infanterie. Il décéda ainsi à Pintheville (Meuse), le 19 mars 1915, et fut inhumé à Verdun (Meuse), à la Nécropole nationale Faubourg Pavé à Verdun.

DUFET Paul :

Biographie reconstituée par Elsa BISMUTH, élève de Seconde en 2017-2018.

Paul est né le 10 juillet 1887 dans le 14^e arrondissement de Paris. Fils de Jean Baptiste Henri Dufet et d' Anna Françoise Marie Augustine Cécile Dufet, Paul résidait dans le 5^e arrondissement de Paris, au 35 rue de l'Arbalète. Ce jeune soldat aux cheveux et sourcils châains, aux yeux gris verts, au front ordinaire, au nez long, à la bouche moyenne, au menton rond, au visage ovale et mesurant 1 m 67, fut ajourné en 1908, alors qu'il appartenait à la classe de 1907. Il fut recruté au 3^e bureau militaire avec le numéro de matricule n° 918. Le 6 octobre 1909, Paul Dufet, également peintre dessinateur, est dirigé sur le 130^e Régiment d'Infanterie et arrive au corps avec numéro de matricule au corps n° 6108. Son niveau d'instruction générale étant de 3, Paul savait lire, écrire et compter, mais n'a pas obtenu son brevet d'enseignement primaire. Le 8 avril 1910, il reçoit une réforme de la commission médicale de

Mayenne pour anémie proc tuberculose. Le 17 septembre 1914, Paul s'installe à Reims (Marne), rue des Élus.

Puis, à Paris, le 9 novembre 1914, ce brave soldat s'engage volontaire dans l'armée pendant la durée de la guerre est affecté au 9^e Régiment d'infanterie. Enfin, il arrive au corps le 12 novembre 1914. Le 22 avril 1917, il est tué à l'ennemi au Mont-sans-Nom devant Moronvilliers (Marne), avec avis officiel du Maire de Paris le 25 mai 1917, avisé le 31 mai 1917. Paul Dufet est inhumé à la ferme de Moscou, au pied des Monts de Moronvilliers.

DUFET Pierre Charles Henri :

Biographie reconstituée par Pauline LEBLANC, élève de Seconde7 en 2019-2020, et complétée par Blanche BERNARD, élève de Première Spécialité HGGSP en 2020-2021.



Pierre Charles Henri est né le 22 janvier 1885 à Déville dans l'ex-département de Seine-Inférieure (actuelle Seine-Maritime). Il est le fils d'un mécanicien devenu industriel résidant à Déville-lès-Rouen.

Il est scolarisé au lycée Pierre Corneille de 1892 à 1895 avant d'intégrer la promotion de 1907 de l'Ecole Polytechnique.

Le 20 octobre 1913, il épouse Marie Wehrlin à Paris, où il réside, dans le 5^{ème}

arrondissement.

Affecté comme sous-lieutenant au 66^{ème} Régiment d'Infanterie, il est tué par l'ennemi le 8 septembre 1914 à La Frère Champenoise dans la Marne. Il avait 29 ans.

Il est décrit dans l'ordre de l'Armée comme un « officier énergique et brave, glorieusement tué à la tête de sa section le 8 septembre 1914 ». Son nom figure sur le monument aux morts de Déville-lès-Rouen, sur le monument aux morts de l'Ecole Polytechnique ainsi que sur la plaque commémorative du Lycée Henri IV.



DURRY Georges :

Biographie reconstituée par Elsa BISMUTH, élève de Seconde en 2017-2018.

Georges est né le 1^{er} novembre 1892 dans le 5^e arrondissement de Paris.

Il est le fils de Charles Durry, professeur agrégé au lycée Henri-IV, et de Marthe Durry, née Marthe Métin.

Il s'inscrit au 3^e bureau de la Seine et porta le numéro de matricule au recrutement n° 841. Il est nommé sergent au 45^e Régiment d'infanterie et reçut la croix de guerre. Malheureusement, selon le *Tableau d'honneur, morts pour la France, guerre de 1914-1918* du site BnF Gallica, au cours de diverses missions dont il fut chargé, cet interprète auxiliaire à l'armée d'Orient contracta un accès de fièvre pernicieuse et mourut en quelques jours à l'ambulance de Slivica (Serbie), le 12 février 1918, à seulement 25 ans. Il finit ainsi ses jours à l'hôpital 3157 Secteur postal 502 (SP 502), dans l'actuelle Macédoine.